

Le feuilleton : la fée aux miettes : [suite]

Autor(en): **Nodier, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215338>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'HOMME GRAVE

La gravité mène à tout. Elle mène et elle conserve. Avez-vous jamais rencontré un homme grave qui n'ait pas réussi dans la vie ? Avez-vous jamais connu un homme grave qui ne soit pas entouré d'une craintive et respectueuse admiration ? Ce n'est point que vous sachiez toujours à quelle œuvre, à quel labeur, à quels gestes il doive cette admiration. Le plus souvent même chacun l'ignore, mais il n'en est pas moins vrai que chacun l'admire. En le voyant passer dans la rue, très grave, la tête haute, le regard lointain, les gens demandent :

— Qui est ce monsieur ?
Et les autres répondent :
— Comment, vous ne connaissez pas M. B., ou C., ou D., ou F. ?

Alors, honteux et confus d'avoir posé une question qui paraît saugrenue, les gens disent :
— Ah ! oui ! c'est juste ! Il a un peu vieilli.
Comme pour s'excuser de ne l'avoir pas admiré et respecté dès son apparition sur la place.

L'homme grave ne rit jamais — excusez ce truisme — il sourit parfois, mais de pitié ou de condescendance pour indiquer qu'il pardonne à la gaieté d'autrui, mais ne la partage pas. Et pourquoi la partagerait-il, je vous prie, pourquoi ? Y a-t-il en ce monde un sujet qui motive ou simplement excuse une joie marquée ? Non. Et puis, l'homme grave est un penseur. Il pense, donc il est. Or la pensée d'un homme grave n'est pas la pensée d'un chacun. C'est une pensée profonde, philosophique, consciente de sa valeur et qui ne se manifeste ni par des paroles, ni par des actes, ni par des gestes. Elle reste la propriété de l'homme grave et il ne daigne l'offrir à ses contemporains que dans des circonstances rarissimes.

L'homme grave lit les journaux. Je me trompe, l'homme grave lit un journal, dont il approuve, d'ailleurs, les opinions parce qu'il les adopte et s'imagine les avoir conçues. Il lit gravement, posément, de la première à la dernière ligne, puis, voulant exprimer sa satisfaction, il dit volontiers, en offrant la feuille à un ami :

— Avez-vous lu l'article de Bécarré ? Excellent. C'est juste ce que j'aurais écrit à sa place.

Puis, il sort, gravement, avec un petit salut collectif aux membres du cercle et laissant sur son chemin un sillage de « haute pensée ». On dit : « Il est très fort. » Et, cependant, incapable, le plus souvent, de formuler une raison sous une forme même rudimentaire, sa gravité cède, en général, une profonde bêtise. Lorsqu'une question l'embarrasse, il supplée au défaut de savoir par des sourires dédaigneux, des hochements, des avis de mystère, qui en imposent à l'auditoire et le dispensent de parler. Si, par grand hasard, on l'oblige à se prononcer, alors il use des ressources vulgaires d'une dialectique insinuante. Il emploie des phrases vides. Il utilise des lieux communs qui frisent l'absurdité. Mais il les débite si gravement, il sait si bien pontifier et peser ses mots, que les gens prennent pour des lanternes ces formidables vessies.

L'homme grave ne va ni au théâtre, ni au concert, ni au cinéma. Il n'entre jamais dans un café et affecte un mépris meurtrier pour la plèbe qui hante cabarets et auberges. Ses filles vont au bal avec leur mère — parce qu'il faudra, un jour ou l'autre, les marier et que ce n'est pas en courant les magasins qu'on rencontre « un parti », du moins généralement. Mais ces bals obligatoires déplaisent à l'homme grave. D'ailleurs il « ne les rend pas ». Sa gravité bien connue lui sert d'excuse. Et c'est une économie dont sa bourse se réjouit. La gravité n'est point dépensière. Elle permet même une certaine avarice, qu'elle dissimule sous des dehors de moralité et de sérieux.

Que fait l'homme grave ? Il travaille. On en connaît qui sont banquiers, pasteurs, rentiers, directeurs de sociétés financières et présidents de conseils d'administration. Autant de professions auxquelles la gravité sied à merveille. Mais, dans la plupart des cas, l'homme grave vit de ses rentes, ce qui n'exige pas une grande somme de connaissances et autorise une gravité absolue, par conséquent désagréable. Car, l'homme grave n'a rien d'a-

venant, rien d'aimable. Les enfants l'évitent et les jeunes filles lui rendent son salut sans courir, ce qui est navrant pour elles et pour lui... s'il comprenait ce qu'il y a d'anormal dans un salut féminin malsouriant.

Partout où pénètre l'homme grave, l'atmosphère ambiante baisse de douze degrés. Le froid moral, le froid intellectuel entrent avec lui. Les conversations languissent, l'esprit se congèle, les mots se heurtent. C'est le désastre. Mais l'homme grave ne comprend pas cela. Il voit, dans le silence qui l'accueille, une marque de respect qui lui est dû, et il en devient plus grave encore. L'ennui plane alors, s'élève, envahit, s'impose et, peu à peu, dans le salon, le vide se fait. On part à l'anglaise, on se glisse vers la porte, on laisse l'homme grave à sa gravité. Brrrrr !

G. Héritier.

Logique. — Mme L.... tient absolument à unir un jeune homme et une jeune fille, tous deux doués d'un fort mauvais caractère.

— Mais vous préparez là, fait remarquer quelqu'un, un ménage exécrable, mal assorti.

— C'est possible, dit la dame, mais ça n'en fera qu'un, tandis que, si ces jeunes gens se mariaient chacun de leur côté, ça en ferait deux.



LA FÉE AUX MIETTES

— Taisez-vous, Matthieu ; et si vous m'aimez n'ébruitez pas ces paroles, qui n'ont point de sens pour vous, et qui, à vrai dire, ne me paraissent guère plus raisonnables à moi-même. Passez seulement dans ma chambre, où je confirmerai avec plaisir la donation de mon oncle, afin de satisfaire aux inquiétudes de votre conscience, et ne tardez pas, surtout ; car il faut que j'arrive incessamment à Pontorson pour y chercher de l'ouvrage.

Ma dix-neuvième et ma vingtième année furent donc employées comme les deux années qui les avaient précédées ; mais elles me furent plus profitables, parce que le travail tenait trop de place dans mes journées pour que j'eusse le temps de contracter de nouvelles amitiés, dont les douces obligations se seraient mal conciliées avec les petites habitudes de l'économie, devenues pour moi si nécessaires. Ce n'était pas qu'on s'occupât de toutes les nobles opérations dont la Fée aux Miettes m'avait offert la perspective, et qui flattaient délicieusement mon imagination, mais on travaillait partout ; et, comme elle me l'avait promis, je n'avais qu'à m'appuyer sur son crédit chez un maître charpentier, pour y trouver sur-le-champ de la besogne à faire et de l'argent à gagner. A peine me restait-il une heure par jour pour feuilleter mes livres d'affection, dont je n'avais jamais eu le triste courage de me défaire ; encore fallait-il la prendre souvent sur mon sommeil. Les dimanches seulement, après l'office, je pouvais donner le reste de la journée à l'étude, et, si c'était trop peu pour apprendre, c'était presque assez pour ne pas oublier. Je finissais au Havre ces années errantes, et cependant laborieuses, le propre jour de Saint-Michel, quand je fus averti du départ d'un petit bâtiment nommé « La Reine de Saba », dont le capitaine ne devait connaître sa destination qu'en mer, parce qu'il était chargé d'une mission fort secrète, mais où l'on recevait sans frais de passage les ouvriers de bonne volonté, ce qui me fit penser qu'il s'agissait probablement d'une entreprise de colonisation. Mon livret était si bien tenu que je fus reçu sans objection, et je dois ajouter que le nom de la Fée aux Miettes, qui se retrouvait, je ne sais pourquoi, dans tous mes certificats, ne tombait jamais sous les yeux de personne, sans m'attirer des marques particulières de bienveillance, tant l'esprit et la vertu ont de privilèges, même dans les conditions les plus misérables de la vie humaine, et au jugement des hommes que la pratique des affaires dispose le moins à condescendre aux intercessions de la pauvreté.

J'avais vingt louis d'épargne dans ma ceinture, et j'étais sûr de vivre sans peine partout où le travail ne serait pas compté pour rien ; mais ce qui me décidait par-dessus toutes choses à tenter la fortune chancelante, c'est que je me flattais que la Providence me feroit de ce bâtiment sans but et sans direction contrairement peut-être aborder cette côte incertaine où elle

avait relégué mon oncle et mon père, et que ma jeunesse et mon zèle à les servir ne leur seraient pas inutiles. Cette idée s'était fixée dans mon esprit, à force d'y descendre, comme une divine inspiration, à la fin de toutes mes prières.

XI

Qui contient le récit d'une tempête incroyable, avec la rencontre de Michel et de la Fée aux Miettes en pleine mer, et ce qui en arriva.

Ce fut là, monsieur, un voyage extraordinaire, et dont aucune aventure de mer ne vous donnerait l'idée. Nous commençâmes à cingler, par un beau temps fixe, avec une rapidité si incroyable, qu'il nous fallait aller plus de nœuds par heure que jamais fin voilier de la côte n'en avait compté dans un jour. Le matin du lendemain, le temps se brouilla, et l'horizon devint si confus qu'il nous était impossible de déterminer la hauteur du soleil. Bientôt l'aiguille de la boussole se mit à tourner sur son pivot d'une manière extravagante, au point qu'elle s'effaçait à l'œil comme le rayon d'un char emporté par des chevaux effrayés. Tous les rums de vent couraient les uns sur les autres, comme si l'atmosphère n'avait été qu'une trombe, et le vaisseau, avec ses voiles carguées, sifflait horriblement en roulant sur l'Océan comme une toupie gigantesque. Des oiseaux d'une figure épouvantable se prenaient dans les mailles de nos bastingues, des poissons moustrueux tombaient en bondissant sur le tillac, et le feu Saint-Elme jaillissait de toutes les pointes de nos mâts et de nos manœuvres en flammes si pressées qu'on aurait dit la gerbe épouvantable d'un volcan. Ce qui m'étonnait le plus dans ce spectacle, c'est que le capitaine fumait paisiblement sa pipe sur le pont, sans prendre garde aux phénomènes de la mer et du ciel, et que l'équipage dormait tranquille autour de lui, quand tout s'abîma.

Je fus un moment couvert par les flots, et quand je revins à la surface je n'aperçus rien que le ciel, qui me paraissait plus pur qu'à notre départ, et une côte peu éloignée qu'il n'était pas impossible de gagner à la nage. J'étais près d'y atteindre, lorsqu'il me sembla que je voyais flotter à quelque distance de moi une espèce de sac alternativement poussé et repoussé par les eaux, mais qui perdait progressivement de l'espace et que la première vague devait infailliblement reporter en pleine mer. Je ne me serais pas détourné pour m'en saisir, si je n'y avais soupçonné que de vieilles dépouilles de notre naufrage, car mes forces commençaient à s'affaiblir ; mais il me sembla qu'il avait un mouvement qui lui était propre, et qui manifestait la résistance et les efforts d'un être vivant. Je me confirmai dans cette pensée au moment de le saisir, tant il bondissait étrangement sur les flots, et je me hâtai de me glisser dessous, en le retenant fortement d'une main, pendant que je nageais de l'autre pour arriver à la plage, qui était par bonheur la plus accessible et la plus douce du monde. J'y fus déposé si mollement que je n'aurais pas choisi moi-même un lit plus commode où me reposer de mes fatigues, si je n'avais pensé avant tout à remercier Dieu de mon salut, et à rendre des soins qui pouvaient être pressants à la pauvre créature qu'il venait de me permettre de sauver. Vous jugerez de mon étonnement, monsieur, quand, après avoir ouvert le sac avec précaution, j'en vis sortir la Fée aux Miettes qui, sans prendre garde à moi, se sécha de la tête aux pieds, en deux ou trois pirouettes au soleil, et vint s'asseoir ensuite à mes côtés sur le sable où j'étais retombé en riant, mais plus blanche, plus proprement ajustée, et plus agaçante encore que de coutume.

— O Fée aux Miettes ! lui dis-je, que le ciel m'est favorable de me faire trouver partout où vous avez besoin de moi pour vous retirer des périls de la mer ! Vous en avez encore échappé une belle, cette fois, mais aussi qu'avez-vous à faire de retarder pendant deux ans votre voyage à Greenock ? (A suivre.)

Kursaal. — Mme Mary Petitdémange — dont la vie fut en danger pendant les fêtes de l'An — est enfin heureusement rétablie et a fait une brillante rentrée hier soir dans « Bocace », de Suppé. Cette ravissante opérette, qui fut donnée à fin décembre, pendant que la population était absorbée par l'approche des fêtes, a été redemandée de tous côtés.

Elle fera salles combles ce soir samedi, dimanche, lundi et mardi à 8 h. 30. Dimanche, matinée à 2 h. 30 avec « Le Voyage en Chine », de Bazin.



J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron.